

SERMON VI

LA CONVALESCENCE



II^m Sermon sur Psaume CXVI, I, 4.

J'aime l'Éternel, car il a écouté ma voix suppliante ; puisqu'il a prêté l'oreille à mes prières, je l'invoquerai tous les jours de ma vie. Les liens de la mort m'avaient environné ; les horreurs du sépulcre m'avaient saisi ; j'avais trouvé la douleur et l'angoisse, mais j'ai invoqué le nom de l'Éternel.

Je ne sais, mes frères, ce qui doit le plus nous frapper dans les paroles que vous venez d'entendre. Est-ce la grandeur du bienfait que David célèbre ? Est-ce la vivacité du sentiment qui l'anime ? Est-ce la bonté du Dieu qui vient au secours du malheureux qui l'invoque ? Est-ce la reconnaissance du fidèle qui éclate en actions de grâces et en protestations de dévouement ? Quoi qu'il en soit, on aime à contempler, on ne se lasse point de voir ainsi dans un même tableau, et la puissance souveraine qui se déploie en faveur d'une âme dans la souffrance, et la profonde sensibilité de cette âme qui, retirée du danger, ne veut plus vivre que pour son libérateur.

Méditons, chrétiens, cet intéressant sujet, mais pour nous l'appliquer à nous-mêmes, et sans nous arrêter davantage à la délivrance accordée au roi-prophète, mettons les expressions de sa gratitude dans la bouche d'un malade que Dieu rend à la santé. Ces belles paroles nous ont appelés déjà, dans un précédent discours, à considérer d'un côté l'extrême faiblesse de l'homme assailli par la maladie et les douleurs, de l'autre la ressource puissante que la religion lui offre. Vous avez vu comment, par son secours, il peut s'élever au-dessus de la nature et remettre en paix son âme à son créateur. Mais si Dieu donne une autre issue à la maladie ; si Dieu, inclinant vers nous son oreille, exauce cette voix de la nature qui se fait trop souvent entendre à travers la résignation de l'âme et demande encore des jours ; s'il nous rend la santé lorsque nous croyions mourir, quel usage devons-nous faire de cette vie qui nous est rendue ? C'est ce qu'il nous reste à examiner. Fasse le ciel que les paroles qu'il mettra dans notre bouche servent à ranimer, à réchauffer la piété dans vos cœurs ! Ainsi soit-il.

Quel est le devoir de l'homme rendu à la vie ? David nous l'apprend dans notre texte : *J'aime mon Dieu, car il a écouté ma voix.* Et comment cet amour doit-il se montrer ? Est-ce par des hommages extérieurs, en bénissant le Très-Haut, en lui rapportant sa guérison, en venant lui rendre grâce dans ses parvis ? C'est par là sans doute qu'il faut commencer, et c'est aussi ce que faisait le roi-prophète : *L'Eternel m'a châté, mais il ne m'a point livré à la mort. Ouvrez-moi le palais de la justice, j'entrerai et je célébrerai l'Eternel. Les vœux que j'ai faits à l'Eternel, je me hâterai de m'en acquitter dans sa maison en présence de son*

peuple ¹. Tel est le premier mouvement d'un cœur religieux, le premier essor qu'il donne aux sentiments qui le remplissent. Rien n'est si juste, si naturel ; de là cet usage qui conduit dans le sanctuaire, avant qu'ils reparaissent dans la société, ceux que le Seigneur a délivrés de quelque danger ; la femme qui vient de mettre un enfant au monde au prix de ses douleurs, le malade échappé aux souffrances et à la mort. Ainsi Noé sauvé du déluge, dont il avait eu sous les yeux l'effrayant tableau, est à peine descendu sur la terre renaissante éclairée par un ciel serein, qu'il dresse un autel, et fait monter vers le Seigneur les vœux de la reconnaissance. Cet usage est touchant, mes chers frères ; il est beau de voir l'homme délivré par les gratuités du Très-Haut, apporter dans son temple un cœur ému, tempérer par les souvenirs du tombeau, par les pensées religieuses, les espérances de la vie, les passions de la terre, et mêler aux douceurs de la convalescence les nobles émotions de la piété. Hélas ! il s'affaiblit dans l'Église cet usage respectable et sacré, si cher à nos ancêtres. C'est là un des signes les plus funestes, les moins équivoques de la décadence de la piété et de la foi. Et comment la piété, la foi, ne seraient-elles pas éteintes chez celui qui même en ces premiers moments où l'amour tout seul de la vie doit réveiller la gratitude, ne lève point les yeux vers le souverain bienfaiteur, ne parle point de Dieu, ne songe point à Dieu, n'éprouve pas même pour lui ce mouvement passager de sensibilité qui tient à la nature, ne lui rend pas même ces premières actions de grâces dont le mortel le plus farouche n'oserait se dispenser envers un

¹ Ps. cxviii, 18, 19 ; Ps. cxvi, 18.

de ses semblables qui l'aurait sauvé de la mort ! Mais si cet hommage est le premier devoir de la reconnaissance, elle ne doit pourtant pas s'y borner. Appellerez-vous reconnaissance cette légère émotion qui s'exhalerait en vains discours, se contenterait de quelques formalités, ce faible sentiment qui s'évanouirait peu à peu aux rayons de la santé, comme la rosée du matin se dissipe après le lever du soleil ? Un tel amour pourrait-il plaire, pourrait-il suffire à celui qui lit dans les cœurs, et veut y régner constamment ? *J'aime mon Dieu*, s'écriait David, et ce sentiment chez lui ne fut point passager et sans influence sur ses actions. Écoutez ce qu'il dit ailleurs en rappelant cette grande époque de sa vie : *Il m'est bon d'avoir été affligé ; j'allais à travers champs, mais à présent j'observe ta parole*¹. C'est que dans une âme droite et sincère, la reconnaissance est un sentiment profond qui consacre l'homme tout entier au bienfaiteur suprême, qui lui fait redouter de lui déplaire, et le préserve de deux écueils contre lesquels on échoue trop souvent dans la convalescence : 1^o la rechute dans le péché, 2^o la tiédeur dans le service de Dieu.

En effet, chrétiens, former le vœu de ranimer sa foi, de remplir sa vie de bonnes œuvres, de purifier de plus en plus son âme, de perfectionner sa vertu, ou si l'on n'est pas encore entré dans les voies du salut, former le vœu de se convertir au Seigneur, de le chercher tandis qu'on le trouve, de mener une vie nouvelle, former, dis-je, de tels vœux au milieu des combats de la nature défaillante, quand la vie, près de nous échapper, ne paraît plus qu'un songe, quand le tombeau s'ouvre, quand

¹ Ps. CXLIX, 67, 71.

le tribunal se dresse, quand le voile de la formidable éternité se lève, en un mot quand nous sommes aux prises avec le roi des épouvantements, rien de plus commun; c'est l'effet naturel et presque nécessaire d'une telle situation. Mais sommes-nous rendus à la vie; avons-nous senti rentrer en nous le souffle qui nous anime; hélas! nous nous retrouvons bientôt tels que nous étions auparavant, sujets aux mêmes faiblesses, en proie aux mêmes tentations. A mesure que la santé se fortifie, le souvenir du passé s'affaiblit, les espérances terrestres reprennent leur éclat; les objets éternels s'effacent, les forces renaissent et les passions renaissent avec elles; le pécheur retombe dans les pièges qu'il s'était promis d'éviter; il renoue les liens qu'il avait juré de rompre; les mêmes illusions dont il avait vu l'imposture reviennent fasciner ses yeux. Le juste lui-même se laisse encore aller à cette langueur, à cette indolence, dont les miséricordes du Seigneur, dont l'image vive et présente du monde à venir semblaient devoir le garantir pour toujours. Ezéchias mourant s'était tourné avec foi vers le Dieu de ses pères; enveloppé des cordages de la mort, des détresses du sépulcre, il avait imploré son secours; il avait senti profondément son impuissance, sa misère, son néant; il avait même célébré l'auteur de sa délivrance dans un touchant cantique, immortel monument de sa reconnaissance. Cependant la prospérité enfla de nouveau son cœur; il étala ses trésors avec orgueil, avec cette vaine complaisance en soi-même qui outrage l'Éternel, à qui seul la gloire appartient et doit se rapporter. Chrétiens, voilà l'histoire fidèle de l'homme. La conduite de ce prince est presque toujours la nôtre, quand les jours de l'angoisse et de la douleur sont loin

de nous. Cependant, mes frères, une telle conduite est bien insensée; elle est bien coupable; elle est absolument opposée aux desseins du Seigneur.

Que se proposait-il en nous envoyant la maladie? Que se proposait-il en nous rendant la santé? Car et l'épreuve et la délivrance furent également l'effet de ses vues de sagesse et de bonté. Fidèles, vous marchiez avec lâcheté dans le chemin du ciel, vous vous arrêtiez, vous vous endormiez; il a voulu ranimer votre ardeur, votre vigilance; il est venu vous réveiller en plaçant devant vos yeux le flambeau éclatant et terrible de l'éternité. Pécheurs, vous étiez aveuglés par la sécurité; souillée, garrottée par le vice, votre âme périssait dans une léthargie funeste. Il est venu par une secousse terrible l'arracher du borbier et rompre ses chaînes: il est venu la remuer jusqu'au fond par la terreur, et rallumer les étincelles presque éteintes de la vie spirituelle et de la foi. L'épreuve de la maladie est une des ressources les plus puissantes de sa miséricorde, celle qui opère le plus sûrement. On en voit un exemple remarquable dans la personne d'Antiochus. Ce roi cruel persécutait le peuple du Seigneur avec un acharnement furieux; son cœur s'était endurci contre les remontrances des justes, contre les défaites et les revers; mais aussitôt que Dieu l'a *frappé dans ses entrailles*, suivant l'énergique expression de l'historien, il s'humilie; il rentre en lui-même; il demande grâce; il donne gloire à l'Éternel. Mais encore que se proposait-il ce Dieu en vous rendant la santé? C'était une nouvelle invention de sa tendresse, une nouvelle grâce destinée à vous faire cueillir les fruits de la première. Vous n'étiez point prêt à comparaître; votre tâche n'était pas achevée; peut-être, hélas! n'aviez-

vous pas mis la main à l'œuvre. Qu'a fait le Tout-Puissant dans sa miséricorde? il vous donne un délai. Après vous avoir fait entendre les leçons salutaires de la mort, il vous rend à la vie; il vous accorde le temps de les pratiquer. Quel délire comparable au vôtre si vous ne mettiez pas à profit ce délai, ce temps si précieux! *Vous voilà guéri*, disait Jésus au paralytique; *ne péchez plus à l'avenir, de peur qu'il ne vous arrive pis*¹. *Vous voilà guéris*, dit-il aussi à ceux d'entre nous qu'il a visités par la maladie, *vous voilà guéris, ne péchez plus à l'avenir.*

Et j'en appelle à vous-mêmes, mes frères, n'est-ce pas le vœu que vous formiez sur votre lit de souffrance? N'est-ce pas là ce que vous sentiez, ce que vous reconnaissiez être juste, nécessaire, indispensable? Ah! *sans doute*, et c'est la pensée d'un ancien sage, *sans doute il suffirait, pour régler nos mœurs, de nous souvenir en santé des résolutions formées dans les heures de la détresse, d'être tels en santé que nous nous l'étions promis dans les jours de la maladie.* Quelle résolution vous preniez alors de vous dévouer à Dieu sans partage, d'arracher de votre âme jusqu'aux moindres racines du péché et de la rébellion, de n'y rien laisser qui ne fût soumis à la loi divine et ne fût réglé par elle, d'éviter les occasions, de fuir les objets qui vous avaient fait tomber autrefois! Comme vous sentiez alors que plaire à Dieu et gagner le ciel était la seule chose importante, la seule nécessaire; qu'il n'y a de réel dans la vie que les moments employés à ce grand ouvrage! Vous ne paraissiez désirer le retour de vos forces que pour vous montrer animés d'une foi vivante, efficace en toute sorte de bonnes œuvres; la vérité, la

¹ Jean, v, 14.

sagesse semblaient parler par votre bouche. Et vous les mettriez en oubli ces vœux de la reconnaissance, ces résolutions inspirées par la conviction profonde de vos grands intérêts, ces résolutions formées aux clartés de la foi, à la vue du tombeau ! Ah ! s'il en était ainsi il eût mieux valu pour vous et mille fois mieux, ne point revenir à la vie. Vous auriez du moins offert au juge suprême ces regrets, ce repentir, hélas ! trop imparfaits, trop peu durables, dont vous paraissiez animés ; la mort les eût fixés dans votre âme ; elle ne vous eût pas laissé le temps de vous montrer ingrats et parjures ; car vous l'avez juré d'être fidèle au Seigneur, dans ce moment où, par sa volonté souveraine, les sources de la vie, près de se tarir pour vous, recommencèrent à couler de nouveau ; vous avez juré de vous consacrer à lui pour prix de ses bienfaits. Si ces promesses sacrées sont effacées de votre mémoire, elles n'en sont pas moins inscrites sur les registres éternels. Encore un peu de temps, pécheurs, encore quelques mois, quelques années, un intervalle quelconque qui ne vous semblera qu'un néant quand il aura pris fin, et vous vous retrouverez dans la même situation, sur les bords du sépulcre, entre les mains puissantes et terribles de votre juge. Quel ne sera pas alors le trouble de votre âme ! et par quelles pensées essayerez-vous de le calmer ? Appellerez-vous à votre aide cette miséricorde dont vous avez indignement abusé, ces larmes, ces soupirs, ces recours à sa grâce en Jésus-Christ, ces promesses de conversion dont l'expérience vous a fait voir l'illusion ? Non, vous ne pouvez plus rien offrir à votre juge : il ne pourra plus rien écouter de votre bouche ; vous n'aurez à porter à son tribunal que la violation des promesses les plus saintes, le mépris

des lumières les plus vives, et l'abus des grâces les plus précieuses. Ah ! je vous plaignais lorsque vous étiez en proie aux douleurs, mais c'est alors que vous seriez bien plus à plaindre. Infortunés ! n'est-ce donc pas assez d'avoir entendu gronder le tonnerre, d'avoir vu briller l'éclair ? Êtes-vous résolu d'appeler la foudre sur votre tête ? Ah ! songez-y pendant qu'il en est temps ; ne vous ravissez pas toute consolation ; ne vous préparez pas le désespoir pour votre dernière heure. Il n'y a point de milieu ; l'avertissement solennel que vous avez reçu, les grâces signalées dont vous avez été l'objet, doivent vous arracher au désordre ou doubler votre châtement ; ils doivent opérer votre salut ou votre perte. Ne changez point le remède destiné à vous donner la vie en un poison mortel. *Ne péchez plus, de peur que pis ne vous arrive. Ne méprisez pas les trésors de la patience de Dieu et de son long support*¹.

Mais ce serait trop peu de ne pas offenser le ciel ouvertement par une vie criminelle ; il faut le servir avec pureté, avec ferveur. Il faut prouver votre repentir par une obéissance sans réserve ; il faut racheter le temps perdu en marchant à grands pas dans la carrière ; il faut vous arracher pour toujours à cette tiédeur dans le service de Dieu dont il est indigné. Écoutez la voix céleste qui a retenti si fortement dans votre âme ; écoutez la Providence qui vous appelle par vos épreuves passées à une fidélité plus entière, à une piété plus ardente, à une vertu plus haute. Elle ne vous laisse plus de prétexte pour lui résister. Vous gémissiez de votre faiblesse, elle est venue donner de nouvelles forces à votre âme et la

¹ Rom. II, 4.

retremper dans le creuset ; vous vous plaigniez de cette fatale influence de l'habitude qui émousse les impressions les plus vives, et ravit aux plus grands objets le pouvoir d'ébranler notre cœur. Accoutumés, disiez-vous, comme nous le sommes à jouir des beautés de l'univers, des tributs des saisons, ces dons du ciel ne sauraient plus nous émouvoir. Les vérités de la religion offertes à notre esprit dès l'enfance ne nous touchent plus ; les biens spirituels qui nous sont offerts tous les jours excitent faiblement nos désirs ; le péché dont nous portons la chaîne depuis que nous nous connaissons, nous cause peu d'effroi. Eh bien ! le Seigneur en vous ramenant des portes de la mort a renouvelé pour vous l'impression de toutes ces choses ; il vous a donné en quelque sorte de nouveaux organes, un nouvel esprit, un nouveau cœur. Vous recommencez à jouir de la douceur de l'air, des riants tableaux de la nature, des rayons du soleil, des fruits de la terre, ces biens vous paraissent aussi nouveaux et plus délicieux qu'à l'enfant qui vient de naître. Les objets éternels que la mort allait manifester à vos yeux vous ont frappés comme la première fois, que dis-je ? bien plus vivement. Près de passer dans une autre économie, vous avez vu sous un nouvel aspect le péché, le jugement, l'éternité, les palmes promises au fidèle, le séjour des larmes destiné au coupable. Votre âme a été remuée par ces tableaux comme elle ne l'avait jamais été ; la Providence qui s'enveloppe de causes secondes, la grâce divine qui se voile à nos regards, se sont rendues sensibles pour vous en mille manières.

C'est l'esprit du Seigneur qui vous soutenait et versait en vous sa paix au milieu des souffrances. C'est lui qui

vous a tirés de cette langueur mortelle, de cet état de défaillance où vous sembliez déjà n'être plus qu'un cadavre. C'est lui qui a fait succéder pour vous au malaise, à la détresse, le calme du bien-être, les douceurs de la convalescence. C'est lui qui vous a créés de nouveau. Ah! que ne lui devez-vous point pour ces faveurs dont votre âme et votre corps ont été l'objet! ce qu'éprouva notre premier père lorsqu'il sentit son existence, ce qu'éprouva le fils d'Abraham descendant du bûcher où son sang devait couler, ce qu'éprouvèrent les jeunes Hébreux sauvés de la fournaise, c'est ce que vous devez ressentir. Répétez donc avec un cœur pénétré ces paroles de mon texte : *J'aime mon Dieu*. Que les témoins de votre délivrance soient aussi témoins de votre gratitude et de votre amour. Que ceux dont le cœur a partagé vos peines et s'est ému de vos dangers, soient excités par vous à bénir le Seigneur. Leur âme est préparée aux impressions que vous voudrez leur donner; leur oreille est attentive à vos discours. Dites-leur combien ce jugement à venir dont on écarte l'idée, paraît redoutable quand on le voit de près, et quel trouble alors saisirait l'âme si l'image d'un médiateur, d'un rédempteur généreux qu'on embrasse par la foi, en qui l'on met toute sa confiance, ne venait la calmer. Dites-leur sous quels traits effrayants s'offre à nous le péché dans un lit de mort; comme alors s'évanouissent toutes les illusions; comme on se reproche ses fautes légères, les actions même qui semblent innocentes; comme la vie paraît courte; comme on se trouve insensé de ne l'avoir pas toute employée à travailler pour le ciel. Entraînez-les surtout par votre exemple, plus persuasif que les discours. Réalisez enfin ces projets de vertu, de piété que vous formâtes en revenant à la vie. Que ces

heureux projets vous rendaient l'avenir aimable ! Quelle paix ils répandaient dans votre âme ! Quelle douceur sur toutes vos pensées ! Rien ne semblait plus désormais pouvoir vous embarrasser, vous troubler ; le chemin de la vie s'offrait à vous éclairé du flambeau de la foi qui assurait tous vos pas. L'amour de votre Dieu, sa protection, le bonheur de lui plaire, embellissaient pour vous toute la nature ; les douleurs, les inquiétudes, les contrariétés ne pouvaient rien sur vous, tant que vous seriez soutenus par Jésus, tant que les espérances de l'éternité enchanteraient votre existence ! O ravissant tableau d'une vie que la reconnaissance consacre au Seigneur ! Puissiez-vous le réaliser, vous qui avez passé jadis par cette situation que j'ai dépeinte, ou qui vous y trouverez un jour ! Car, fragiles créatures que nous sommes, lequel d'entre nous n'aura point à lutter avec les douleurs et les dangers ? Puissiez-vous, émus par les leçons de la parole de Dieu, par l'exemple des saints hommes et surtout par l'action toute-puissante de l'esprit que j'implore en votre faveur, puissiez-vous rappeler des souvenirs, des résolutions déjà peut-être mises en oubli, ou vous préparer à mettre un jour à profit les grâces du ciel ! Puissions-nous tous, mes chers frères, et dans la maladie et dans la santé, et dans toutes les situations de la vie, glorifier, bénir, aimer ce Dieu de bonté qui travaille toujours à nous sauver et ne se laisse *jamais sans témoignage envers nous* !

Ainsi soit-il.

¹ Actes, xiv, 17.